

---

## INTRODUCTION

Dans le chapitre II du *Siècle de Louis XIV*, Voltaire définit l'Europe « comme une espèce de grande république partagée en plusieurs États, les uns monarchiques, les autres mixtes ; ceux-ci aristocratiques, ceux-là populaires, tous correspondant les uns avec les autres ; tous ayant un même fonds de religion, quoique divisés en plusieurs sectes ; tous ayant les principes de droit public et de politique, inconnus dans les autres parties du monde<sup>1</sup> ».

Pour les contemporains des Lumières, l'Europe n'existe pas en tant qu'ensemble structuré ; elle représente une civilisation et une culture communes aux différents états dont les racines sont historiques. Depuis déjà longtemps, donc légitimée par l'histoire, l'Europe se définit comme un groupement d'hommes caractérisé par « la discipline de l'esprit, la méthode de pensée et les règles de l'esthétique, reçues de la Grèce, l'organisation politique et juridique, reçues de Rome, la conscience de l'homme du christianisme<sup>2</sup> ».

L'Europe, telle qu'elle apparaît dans les *Géographies* du XVIII<sup>e</sup> siècle, relève souvent des mythes et des superstitions. Dans les *Honnêtetés littéraires* (1767), Voltaire regrette que ces géographies fantaisistes soient mises entre les mains des enfants. Il se moque de la *Géographie universelle* de Johan Hübner (1746) qui attribue à l'Europe des origines mythiques, une densité fantaisiste de la population :

« On y trouve, dès la première page, que Jupiter se changea en taureau pour enlever Europe treize cents ans avant Jésus-Christ, jour pour jour ; mais que les habitants de l'Europe sont enfants de Japhet, qu'ils sont membres de trente millions d'habitants, quoique la seule Allemagne possède environ ce nombre d'habitants. Il affirme ensuite qu'on ne peut trouver en Europe

---

1. VOLTAIRE, *Œuvres historiques*, Paris, Gallimard, 1958 (Bibl. de la Pléiade).

2. Selon Paul VALÉRY, cité par Jean-Pierre Bois, *L'Europe à l'Époque moderne...*, Paris, A. Colin, 2003.

un terrain d'une lieue d'étendue qui ne soit habité, quoiqu'il y ait vingt lieues de pays dans les landes de Bordeaux où l'on ne trouve absolument personne ; quoique dans les États du pape, depuis Orviette jusqu'à Terracine il y ait beaucoup de terrains abandonnés, et quoiqu'il y ait des marécages immenses dans la Pologne, et des déserts dans la Russie, et par tout pays des landes<sup>3</sup>. »

Aussi, pour évoquer l'Europe, Voltaire préfère-t-il faire allusion au *De Jure belli ac pacis* (1625) de Grotius, qui établit les règles qu'on appelle le droit des gens. Au moment où les progrès techniques (poudre à canon, boussole, gouvernail, etc.) et les grandes découvertes ouvrent l'Europe sur le monde, les « Européens éclairés » prennent conscience de leur originalité et de leur faiblesse. La Renaissance avait fait éclater les cadres de la pensée et divisé la chrétienté en plusieurs tendances religieuses qui se déchirent ; l'Empire ottoman commençait à reculer, (rappelons que Le Tasse considérait la lutte contre les Turcs comme une croisade de la chrétienté). La découverte de nouvelles terres comme l'Amérique fournit de nouveaux sujets de réflexion. De nouveaux États font leur entrée, comme la Russie de Pierre le Grand (1682-1725, tsar : 1682-1725 et empereur de Russie : 1721-1725). Fait significatif : les contemporains des Lumières hésitent à admettre la Russie comme État européen. À la demande de Montesquieu, la carte de l'Europe de Vaugondy, dans son *Atlas universel* en 1757 comprend bien « la Russie européenne » amputée de ses territoires de l'Oural. Mais, en réponse à Voltaire qui, dans le *Siècle de Louis XIV*, vante les mérites de Pierre le Grand « législateur », Rousseau estime que « les Russes ne seront jamais policés<sup>4</sup> ». Au contraire, l'Italien Louis Antoine Caraccioli, dans son *Europe française* (1777), considère que « la Moscovie autrefois barbare est aujourd'hui civilisée ».

On peut donc penser que l'Europe divisée, aux frontières floues, n'existe dans « l'opinion » si vive et si pressante des Lumières, que par rapport au concept de civilisation qui naît en 1756, dans *L'Ami des hommes* de Mirabeau père<sup>5</sup>. Le mot civilisation est donc contemporain de l'idée d'Europe dans l'opinion en ce qu'elle apparaît comme un processus historique lié à la notion de progrès : les sociétés passent d'un état « barbare » à un état civilisé, caractérisé par l'adoucissement et le raffinement des mœurs. Le marquis de Mirabeau, père du révolutionnaire, souligne le critère moral qui authentifie la civilisation :

« Si je demandais à la plupart en quoi faites-vous consister la civilisation, on me répondrait, la civilisation d'un peuple est l'adoucissement de ses mœurs, l'urbanité, la politesse et les connaissances répandues de manière que les bienséances y soient observées et y tiennent lieu de lois de détail : tout cela ne

3. *Id.*, *Mélanges*,... 1961, p. 972. Orviette, Orvieto, de la région d'Ombrie en Italie centrale ; Terracina, dans le Latium.

4. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes*, III, *Du Contrat social*, Paris, Gallimard, ch. VIII, p. 386 (Bibl. de la Pléiade).

5. Victor RIQUETI, marquis de MIRABEAU, *L'Ami des hommes ou traité de la population*, Avignon, 1756.

me représente que le masque de la vertu et non son visage, et la civilisation et ne fait rien pour la société si elle ne lui donne le fond et la forme de la vertu : c'est du sein des sociétés adoucies par tous les ingrédients qu'on vient de citer qu'est née la corruption de l'humanité<sup>6</sup>. »

Pierre-Yves Beaurepaire, dans l'introduction à *L'Europe au siècle des lumières* précise que la notion de « civilisation européenne » est employée en 1766 par l'abbé Nicolas Baudeau, principale figure des physiocrates avec le marquis de Mirabeau (père du révolutionnaire)<sup>7</sup>. L'Europe des Lumières se construit dans cette rivalité et opposition entre la notion de civilisation qui implique un progrès notamment économique, et appelle à la prospérité de tous les états, et la notion de culture qui l'enracine à son passé historique et lui confère sa légitimité. Moses Mendelssohn dans sa *Jérusalem* et son article *Que signifie éclairer?* en 1784, se distingue de l'article de Kant deux mois plus tard (*Qu'est-ce que les Lumières?*) : il signale la nouveauté des concepts de « *Aufklärung* », de « Civilisation » et de « culture ». Tout en reconnaissant la bienfaisance des Lumières, il met en garde contre ses éventuels abus :

« L'abus d'*Aufklärung* affaiblit le sentiment moral, conduit à l'entêtement, à l'égoïsme, à l'irréligion et à l'anarchie. L'abus de Civilisation crée opulence, hypocrisie, mollesse, superstition et esclavage<sup>8</sup>. »

Les « lumières » constituent pour Mendelssohn la partie théorique de ce qu'il appelle « la civilisation » ; et « la culture » est la partie pratique et subjective. Les « Lumières » représentent les sciences et la réflexion rationnelle ; et la culture, les mœurs et les arts. Ces deux concepts développés dans des sociétés données selon les États les font progresser vers davantage de civilisation et se rapprocher toujours plus de « la destination de l'homme » qui le distingue de l'animal. Mais, comme Jean-Jacques Rousseau, Mendelssohn prévient que les Lumières peuvent aussi se corrompre et détruire l'homme. Chacune de ces composantes, les Lumières et la culture, doivent donc être soigneusement définies pour qu'elles ne s'opposent pas. Il est donc nécessaire de mener de front l'étude de ces trois notions (Lumières, Civilisation et Culture). Mendelssohn fraie la voie à Hegel en s'opposant à ses contemporains Gotthold Ephraïm Lessing et Kant qui postulent un progrès linéaire de l'humanité. L'abus des Lumières et de la culture sera dénoncé par Hegel en 1807 dans la *Phénoménologie de l'esprit* qui présente une critique radicale de l'*Aufklärung*.

On peut donc penser que l'Europe divisée, aux frontières floues, n'existe dans « l'opinion » si vive et si pressante des Lumières, que par rapport à ce

6. Cité par STAROBINSKI Jean, *Le remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris, Gallimard 1989, p. 19-20.

7. BEAUREPAIRE Pierre-Yves, *L'Europe au siècle des Lumières*, Paris, Ellipses, 2011.

8. MENDELSSOHN M., KANT E., *Qu'est-ce que les Lumières* (recueil de deux articles), éd. Cyril Morana, Paris, Mille et une nuits, 2006, p. 38. Voir aussi LEDERMAN J., *La philosophie des Lumières dans l'exégèse de Moses Mendelssohn*, Paris, Champion, 2013.

nouveau concept de civilisation. On voit donc que ce mot nouveau de civilisation est ambigu : d'une part, Mirabeau parle de « mauvaises civilisations », d'autre part, il est lié à la notion de progrès continu dans le déroulement historique, il s'affiche auprès des critiques de l'époque comme un concept normatif qui permet de discriminer et de juger les non-civilisés, les barbares. Or un grand nombre de philosophes, notamment dans les pays de langue allemande, contestent ce processus historique de progrès. Ils vantent les civilisations passées, germaniques par exemple ou celtiques. Ils rattachent ce passé ancien à l'idée d'une Europe des peuples. Aussi le monde germanique, notamment le *Sturm und Drang* dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, évoque-t-il la notion rivale de « culture » (*die Kultur*) qui s'approprie les valeurs et la beauté des civilisations passées, met en avant notamment les chansons (*Volkslied*) et la poésie populaire. Les bardes irlandais deviennent à la mode.

L'Europe des Lumières se construit dans cette rivalité et opposition entre la notion de civilisation qui implique un progrès notamment économique, et appelle à la prospérité de tous les états, et la notion de culture qui l'enracine à son passé historique et lui confère sa légitimité. En 1784, Moses Mendelsohn répondant à la question du pasteur Zölner : « Qu'est-ce que les Lumières » et à la réponse de Kant paru dans le *Berlinische Monatsschrift*, revue emblématique des Lumières, lie les Lumières aux mots civilisation et culture en s'interrogeant sur leur nouveauté :

« Les mots *Aufklärung*, Civilisation, Culture sont encore de nouveaux arrivants dans notre langue. Ils appartiennent pour l'instant seulement à la langue des livres ; le vulgaire les comprend à peine. Cela suffit-il à faire la preuve que la chose soit encore nouvelle chez nous ? Je ne le crois pas<sup>9</sup>. »

Ainsi l'Europe s'impose, non sans débats et polémiques, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, moins par la construction d'un espace divisé, disparate, en expansion, moins par le développement de son économie et de sa population dont le rythme, inégal d'un État à l'autre, ne fait qu'accroître les différences, moins par son ouverture sur le monde qui l'interpelle dans son existence même, que par le renouvellement de sa littérature et l'opposition des idées. Elle est liée aux concepts de civilisation et de culture qui donnent à l'Europe par leurs racines, par leur déploiement, par leurs finalités, par leurs objectifs, son authenticité dans l'histoire. Il nous faut suivre et analyser le progrès des connaissances dans leur jaillissement, les débats qu'ils suscitent, recenser les foyers des Lumières, voir l'impact sur les idées du développement des sciences, la remise en cause des certitudes dans lesquelles s'était confortablement installé le XVII<sup>e</sup> siècle. Cette remise en cause concerne tout autant la religion et la morale que la nature de l'homme. Elle ouvre ainsi la voie à des sciences nouvelles, comme la psychologie, la sociologie, la linguistique. Mais cette Europe ne s'élabore pas d'une façon univoque ; elle est matière à débats par

9. *Ibid.*, p. 29-30.

sa vocation messianique et didactique ; elle est inégale selon les époques et selon les pays. La polémique entre les philosophes, la confrontation Kant-Rousseau, au moment même où la Révolution va déchirer l'Europe, lui donne tout son sens.